

« Voter la loi Duplomb, c'est voter pour le cancer » : Fleur Breteau, malade et en colère



« En six mois, je suis devenue nonagénaire. » Fleur Breteau, 50 ans, est malade d'un cancer. Horrifiée par la proposition de loi Duplomb et le champ libre laissé aux pesticides, elle a fondé le collectif « Cancer Colère ».

À couvert sous une casquette Carhartt, un homme se hasarde à un timide coup d'œil. Juste une seconde. Peut-être moins encore. Une valse assez furtive pour assouvir sa curiosité, sans s'enliser dans une gênante intrusion. Raté. « *Les passants me dévisagent en permanence*, murmure Fleur Breteau. *Mon corps a tellement changé que je peine à me reconnaître*. » Malade d'un deuxième cancer du sein, la Parisienne porte sur son crâne l'absence de ce que la chimiothérapie lui a dérobé. Cette nudité, symptôme visible « *d'un système en train de se retourner contre nous* ».

« *Prenons par ici plutôt*. » Guidée par ses petits rituels, Fleur Breteau engloutit le kilomètre à pied la séparant de la gare de Lyon, et saute dans une rame de la ligne 14 du métro. Direction l'institut de cancérologie Gustave Roussy, à deux pas de la capitale, pour une onzième séance de chimiothérapie. Accroché à son tailleur de velours, un pin's « *Cancer Colère* » évoque le collectif du même nom, fraîchement créé par la quinqua. Son dessein ? Politiser cette maladie, à l'heure où la proposition de loi Duplomb prévoit de réautoriser l'acétamipride — un pesticide interdit depuis 2018.

La littérature scientifique a déjà commencé à établir une corrélation claire entre l'exposition aux néonicotinoïdes et l'augmentation du risque de cancer. « *Ces saloperies perturbent la duplication de nos cellules, métamorphosant des maladies en véritables phénomènes de société*, s'insurge Fleur Breteau. *Le scandale du cadmium est révélateur. Même nos tartines et céréales du petit dej' sont devenues des cancérogènes notoires à cause des engrais*. » Dépliant une ombrelle pour abriter son épiderme à la sensibilité décuplée, elle ajoute : « *J'en ai marre de me taire. Les politiques parlent du cancer comme une notion abstraite. Alors que non, ça n'a rien d'abstrait*. »

Début janvier, quelques jours avant d'entamer son traitement médicamenteux, Fleur Breteau avait invité une poignée de proches à déguster la galette des rois. Une épiphanie singulière, où ses amis firent vrombir la tondeuse. À mesure que tombaient ses cheveux, comme des feuilles en automne, fleurissait dans ses pupilles la lueur d'une force neuve. « *Une fois mon crâne rasé, ma nièce et ma filleule m'ont maquillée. Un make up de star, avec des strass, se réjouit-elle. Prendre ainsi les devants a été un moment fort. Désormais, mon neveu de 3 ans rit parce que j'ai de petits poils sur la tête.* »

Au crépuscule du printemps, l'allant qu'elle affichait hier a fini par s'éroder. Injecté en intraveineuse, le Paclitaxel — molécule attaquant les cellules cancéreuses — grignote aussi ses nerfs, causant de douloureux fourmillements. À cela s'ajoutent les souffrances articulaires et musculaires, les saignements de nez, la perte de goût et d'odorat, les vertiges et les éruptions cutanées.

« *Mes ongles noircissent et se décollent, d'où ce vernis violet, dit-elle encore en écartant les doigts. Mes rétines aussi sont affectées, et aucune paire de lunettes n'y peut rien. Je vois flou. Lire est devenu laborieux, et plus question de grimper sur un vélo.* » L'inventaire n'est pas terminé que, pétrie d'humilité, elle corrige : « *Je ne m'en sors pas si mal. Je n'ai pas de vomissements, ni d'aphtes. Certains patients en ont tellement que manger est pour eux un calvaire.* »

À l'ouverture des portes du métro, la silhouette frêle de Fleur Breteau s'engouffre dans le dédale de verre et d'acier de la station Gustave Roussy, à Villejuif. Un labyrinthe de 32 escaliers et 16 ascenseurs, où elle s'est égarée plus d'une fois. « *Ce brouillard permanent est le plus frustrant. Chaque seconde, j'ai le sentiment de me réveiller d'un sommeil profond. Comme si seul un sac plastique errait inlassablement dans mon cerveau.* » Tantôt ne plus parvenir à envoyer un mail, tantôt mettre à chauffer une poêle sans savoir pourquoi, ou encore acheter deux billets de trains identiques à une demi-heure d'intervalle. Les lèvres ourlées d'un rictus amer, elle conclut : « *En six mois, je suis devenue nonagénaire.* »

Cancer comedy club

Née en 1975, Fleur Breteau a grandi à Paris et Levallois-Perret. Sûrement doit-elle à sa mère, figure de résistance à l'édile républicain Patrick Balkany, son âme opiniâtre. À son oncle François, qu'elle voyait débarquer au dîner de Noël accompagné de personnes sans-logis, son humanisme. Et à sa petite sœur, sa fibre écologiste : « *À 5 ans, elle plantait déjà les épluchures de légumes dans la jardinière de géraniums de maman* », se remémore-t-elle, amusée. Son poignet tatoué porte aussi le souvenir indélébile d'un défunt cousin, amoureux des montagnes disparu dans les Alpes.

Fleur Breteau a tracé son chemin loin des lignes droites. Des études de lettres et de cinéma, vite délaissées pour plus d'autodidaxie, lui ont toutefois inculqué le goût des livres — *King Kong Théorie* de Virginie Despentes, et *Rabalaïre* d'Alain Guiraudie, notamment. La Parisienne a orchestré la campagne de communication de la PlayStation 2, lancée une marque de vêtements éthiques et travaillé dans un *sex shop*. Les confessions intimes de la clientèle, parfois embarrassantes, parfois émouvantes, lui ont inspiré un premier livre rock'n'roll, *L'amour, accessoires* (ed. Gallimard), applaudi par *Les Inrocks*.

Puis, ce fût le temps du « *Cancer Comedy Club* ». Des tumeurs à répétition dans son entourage. À commencer par sa sœur, et son meilleur ami, Nicolas Krameyer, historien des luttes et défenseur des droits à Amnesty International. Il y eut d'abord les courses-poursuites en fauteuils roulants dans les couloirs de l'hôpital, puis les adieux déchirant entre cet homme et sa fillette de 9 ans : « *Ça a été la chose la plus terrible qu'il m'ait été donné de vivre,* murmure Fleur Breteau. *Il est décédé à 42 ans, le jour où mon oncologue m'a diagnostiqué un deuxième cancer du sein. C'est ça la réalité de ces maladies.* »

Un « tsunami » de cancers à venir

D'un bout à l'autre de l'allée menant à l'institut, des autocollants « *Cancer Colère* » ont été placardés sur les pylônes métalliques. L'hôtesse d'accueil lui tend un bracelet blanc, que Fleur Breteau enfile aussitôt. Elle a croisé ici

des dizaines de trombones chahutées par les traitements chimiques. Une mère isolée, atteinte d'un cancer du sein et dont le fils de 10 ans a contracté une tumeur au cerveau. « *Et il n'est pas le seul*, précise-t-elle. *Dans son école de Seine-et-Marne, deux autres gamins en sont victimes.* »

Trois hommes, tous âgés d'une cinquantaine d'années et boulangers dans ce même département, ont aussi côtoyé les bancs de cette salle d'attente. « *Le 77, ce sont les terres d'Arnaud Rousseau, le président de la FNSEA, syndicat agricole à l'origine de cette loi Duplomb. Le cynisme n'est pas un mot assez fort pour qualifier une telle injustice.* »

Le 27 janvier, l'adoption de la proposition de loi par les sénateurs a constitué l'ultime électrochoc. « *Mon sang n'a fait qu'un tour*, poursuit Fleur Breteau. *C'était d'une violence terrible.* » En pleine séance de chimio, l'ancienne artisan couturière a griffonné un logo sur un morceau de papier. *Cancer Colère* venait de naître.



Le collectif Cancer Colère a rapidement produit différents visuels, comme celui-ci à propos du scandale du chloro-décone aux Antilles. © Cha Gonzalez / Reporterre

Le 3 février, le professeur Fabrice Barlesi, à la tête de l'institut Gustave Roussy, alertait du « *tsunami* » à venir de cancers chez les jeunes adultes. « *Ce n'est plus une maladie, c'est une épidémie*, se désole la quinqua. *Et que se contente de déclarer Emmanuel Macron ? Qu'il n'a pas de leçon à recevoir sur l'écologie. Il y a cinq ans, il parlait de guerre à l'heure du Covid. Désormais, il se mure dans le silence pour mieux préserver les intérêts économiques des plus riches.* »

Aux yeux de Fleur Breteau, se réfugier derrière l'espoir de meilleures guérisons à l'avenir est insultant. « *Ça m'a glacé le sang d'entendre le président s'en réjouir. Il ignore les terribles épreuves que nous, malades, traversons. Il ignore l'enfer des rechutes. À quoi bon guérir si une autre tumeur apparaît l'année suivante ?* »

Surtout, cette rhétorique constitue une échappatoire : « *Il évite à tout prix de parler des coupables. La science est pourtant catégorique : les pesticides sont des cocktails d'hydrocarbures, d'antibiotiques et de métaux lourds, déversés partout par l'agrochimie. Certaines substances interdites depuis 40 ans sont encore détectées dans les cheveux des enfants. Comment croire une seconde que nos corps n'en sont pas affectés ?* »

« Voter la loi Duplomb, c'est admettre que chaque pomme croquée sera une nouvelle intoxication »

Dans la chambre 158 de l'aile baptisée « *Nouvelle-Calédonie* », une femme termine son injection. Retirant les gants et chaussons réfrigérés — censés ralentir le décollement des ongles, elle commente d'un sourire complice : « *Un véritable attirail de boxeuse.* » Puis, sa perruque enfilée, elle disparaît. Vêtue d'une blouse blanche, Ruth, l'infirmière du jour, tend le même équipement à Fleur Breteau et lui enfonce une aiguille dans le thorax, à la hauteur d'un petit boîtier sous-cutané : « *Ça s'appelle une chambre implantable*, précise la patiente. *Grâce à elle, le produit file directement vers l'artère. Si l'on procérait à une simple piqûre au bras, celui-ci brûlerait mes veines, moins robustes.* »

Forte de son collectif naissant, Fleur Breteau cherche désormais à interpeller les législateurs. Céderont-ils à la pression des lobbies ? Voteront-ils pour que le cancer devienne « *un rituel inévitable dans nos vies* » ? Ces questions la hantent. « *Voter la loi Duplomb, c'est voter pour le cancer. Ni plus, ni moins*, enchaîne-t-elle, inépuisable dans l'art de convaincre. *Voter la loi Duplomb, c'est admettre que chaque pomme croquée sera une nouvelle intoxication et qu'un grand nombre de nouveaux-nés naîtront avec de lourdes pathologies.* »

L'esprit égaré, la patiente effleure du bout des doigts le minuscule cétacé suspendu à son oreille. « *Lorsque mon sein droit m'a été retiré, j'ai refusé la reconstruction*, murmure-t-elle. *Une soignante m'a demandé comment je comptais trouver un mari avec une telle poitrine. J'ai halluciné.* » Douze ans plus tôt, au Groenland, Fleur Breteau avait croisé le regard d'une baleine à bosses entre les icebergs. Des larmes avaient gelé sur ses joues. « *Les scientifiques les identifient à leurs cicatrices. J'ai décidé d'accepter les miennes.* »

Goutte à goutte, le Paclitaxel continue de couler. Dès la chimio définitivement achevée, Fleur Breteau filera à Noir-moutier, marcher pieds nus dans la pinède et sentir l'eau de la mer caresser son corps. « *Mon rêve ? Apprendre à bivouaquer et être réveillée à l'aube par le chant d'une grenouille*, ourdit-elle. *Seulement, avant ça, j'ai un moratoire sur les pesticides à obtenir.* »